



**HAL**  
open science

## Quand l'autre n'est pas un étranger. “ Le dessin géographique individuel ” de Christian Dotremont

Yves Chevrefils Desbiolles

### ► To cite this version:

Yves Chevrefils Desbiolles. Quand l'autre n'est pas un étranger. “ Le dessin géographique individuel ” de Christian Dotremont. Anne-Marie Gresser, Boris Czerny. L'Hôte étranger. Stratégies de l'hospitalité, Presses universitaires de Caen, pp.227-240, 2010. hal-03176187

**HAL Id: hal-03176187**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-03176187v1>**

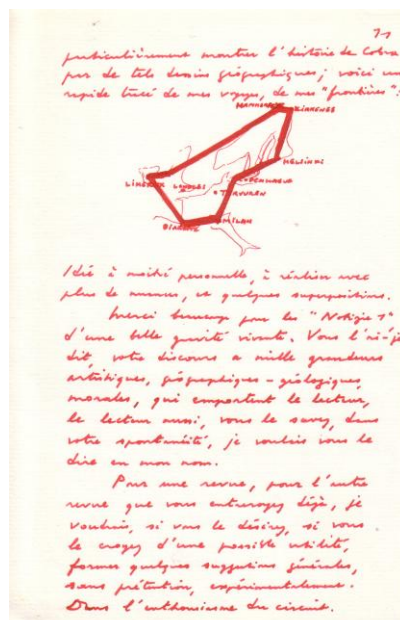
Submitted on 22 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Quand l'autre n'est pas un étranger « Le dessin géographique individuel » de Christian Dotremont

Yves Chevretil Desbiolles  
Responsable des fonds artistiques  
Institut Mémoires de l'édition contemporaine



Lettre de Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Tervuren, 27 avril 1965.

On considère généralement Christian Dotremont comme un poète-voyageur. Il est vrai que Dotremont se déplaçait volontiers là où l'attiraient ses amis, ses amours, ses expérimentations poétiques et plastiques. Mais la partie de ce vaste monde à l'intérieur de laquelle il a tracé ses itinéraires tient dans une sorte de trapèze biscornu – voyez ce feuillet extrait d'une lettre qu'il envoie un ami italien en 1965 et dans laquelle il trace ce qu'il appelle son « dessin géographique individuel » – entièrement circonscrit à la moitié la plus septentrionale de l'Europe, des Alpes et des Pyrénées au cercle polaire. À vrai dire, la vie de Christian Dotremont a été marquée moins par la variété des voyages que par leur répétition à l'intérieur d'un tropisme nordique tout puissant. Grand explorateur du langage, des signes et des formes, Dotremont a cependant été moins un voyageur qu'un promeneur au long cours.

Christian Dotremont naît au mois de décembre 1922 à Tervuren, près de Louvain en Belgique, dans une famille catholique portée vers les lettres et les arts.<sup>1</sup> Dès l'été de 1939, à l'âge de 16 ans, une

<sup>1</sup> Juriste, son père Stanislas est aussi romancier, musicien et revuiste passionné (fondateur notamment de deux revues : la *Revue latine* et la *Revue internationale de musique*). Sa mère, Marie-Jeanne, crée et dirige des magazines féminins. Voir *Christian Dotremont*,

première “promenade” s’inscrit dans la biographie de ce jeune homme impatient, un déplacement téméraire, symbole d’une vie qui advient : en vacances près de Godinne (sur la Meuse), il rejoint à pied et en stop Charleville et s’incline sur la tombe d’Arthur Rimbaud. Ce geste, cette équipée témoigne de l’esprit dans lequel Dotremont écrit ses premiers poèmes, dont le fameux *Ancienne Éternité* remarqué l’année suivante par les surréalistes belges, Raoul Ubac, Louis Scutenaire et Magritte dont il découvre la peinture. Mais c’est la guerre. Le 23 avril 1941, Christian Dotremont – qui espère atteindre l’Espagne puis l’Angleterre où s’est réfugiée une jeune fille aimée – arrive à Paris. Il n’ira pas plus loin. Reçu par Paul Éluard, il est introduit dans le cercle poético-artistique parisien. Commence alors la partie fiévreuse de la vie de Christian Dotremont, celle d’un “sans domicile fixe” hébergé chez les uns ou chez les autres ou trouvant refuge dans l’une de ces petites chambres d’hôtel du quartier latin, qui accueille la bohème...



À Paris, Christian Dotremont rencontre Henri Goetz, Oscar Dominguez, Picasso, Giacometti, Cocteau, et bien d’autres comme peintre et photographe Paul Martin. Voici Dotremont en 1942 dans l’atelier du peintre, où il était probablement hébergé, avec le modèle Andrée. Collection Pierre Alechinsky.

---

textes et illustrations réunies et présentées par Olivier Corpet et Emmanuelle Lambert, [Condé-sur-Noireau], Éditions de l’IMEC, collection « Empreintes », 2005. Mentionnons également les *Oeuvres poétiques complètes* de Christian Dotremont, édition établie et annotée par Michel Sicard, préface d’Yves Bonnefoy, Mercure de France, 1998. Sauf mention contraire, tous les documents reproduits ou cités dans cet article proviennent des archives de Christian Dotremont, préservées, enrichies et déposées à l’IMEC par son frère Guy Dotremont, à qui nous adressons nos sincères remerciements.

En 1943-1944, caché en Belgique pour échapper au travail obligatoire en Allemagne, Dotremont publie discrètement des poèmes et épouse Ai-Li, jeune eurasienne dont il est tombé amoureux.

Les années de l'après-guerre sont caractérisées par d'incessants déplacements entre Bruxelles et Paris. Dotremont signe des textes et des tracts, fonde ou co-fonde des revues (*La Main à plume*, *Le Ciel bleu*, *Le Suractuel*, *Le Surréalisme révolutionnaire*, *Les Deux Sœurs...*) dans un univers intellectuel se situant dans les marges du surréalisme. En 1948, allié à des artistes hollandais et danois (Appel, Constant, Corneille, Jorn auxquels s'est joint le poète belge Noiret), Dotremont crée un nouveau mouvement qu'il baptise CoBrA. Son œuvre, sa vie intime également, s'inscrivent désormais à l'intérieur d'une géographie précise. Copenhague, Amsterdam, Bruxelles (dont CoBrA est l'anagramme) ainsi que, de manière provisoire, Paris ne forment qu'une seule ville dans laquelle Dotremont va et vient à un rythme qui stupéfie ses amis tant il semble être partout à la fois.



1950, dessin d'Inga Lyngbye, artiste danoise née en 1923, offert à Christian Dotremont. Les deux personnages masculins, celui qui danse encore plus que l'homme au parapluie, ressemblent beaucoup à Dotremont.



Une page du Politiken's Magasinet, édition du 23 mars 1952. Christian Dotremont tenait dans ce journal danois une chronique intermittente dans laquelle, note Guy Dotremont, il parlait, avec humour du Danemark, de Copenhague, des Danois et des Danoises, de Paris, des frères Marx... (treize contributions entre 1949 et 1955), intitulée ici « Nyt brev til Else », illustrée par des dessins de Gerda Nystad. Celui-ci évoque une chambre de la bohème parisienne avec en bas à droite un personnage dont la physionomie rappelle le visage de Christian Dotremont.

En 1951, quand soudainement sa vie bascule dans la maladie, sans surprise Dotremont choisit de se faire soigner au Danemark, au sanatorium de Silkeborg avec le peintre Asger Jorn, également atteint de tuberculose, et non loin de Bente Wittenburg jeune femme dont il vient de faire la connaissance et avec qui il entretiendra une relation amoureuse complexe jusqu'à la fin de sa vie. Le temps des voyages si rapidement enchaînés que l'on croyait Dotremont gratifié du don divin de l'ubiquité, est révolu. Il deviendra bientôt un promeneur au long cours.

Le premier acte de cette transformation se joue en 1956. Christian Dotremont découvre alors la Laponie et son éblouissante lumière. Quelques années plus tard, en mars 1961, muni d'une bourse du ministère belge de l'Éducation,<sup>2</sup> il entreprend d'explorer l'ensemble du territoire lapon, séduit déjà par l'idée de retour : « À Ivalo, j'ai retrouvé la merveilleuse auberge lapone où j'avais passé la Noël de 1956, et cette fois aussi je me suis presque perdu dans la neige

<sup>2</sup> Christian Dotremont, rapport d'un voyage d'étude en Laponie (Suède, Finlande, Norvège), mars juin 1961 [inédit].

profonde, je m'y suis enfoncé jusqu'au cœur ». Ces mots, qu'il écrit à l'écrivain flamand de langue française Franz Hellens, confirment l'adhésion profonde d'un homme à un lieu, à un paysage, mais aussi à d'autres hommes dont il adopte autant que faire se peut les usages, dont il observe les agissements, les dispositions, l'«"impolitesse" et la gentillesse laponnes », dit-il lorsqu'il relève la façon qu'ont les Lapons de ne pas saluer leur hôte, de peu converser avec lui, mais de lui offrir impromptu café, gâteaux ou cigarette. En Laponie, Dotremont l'a compris, « la solidarité est un bien trop précieux pour être gaspillé »<sup>3</sup>. Dans le rapport qu'il adresse au ministère de l'Éducation, Dotremont précise ce qui fait l'essence de sa démarche créatrice : l'observation poétique de petits faits et gestes. Il se promène, converse, écrit son journal et lit les journaux<sup>4</sup> (Dotremont parlait et lisait le danois et pouvait raisonnablement lire le suédois et le finlandais). Il aime observer la « lumière lunaire du soleil » de minuit, et assiste un jour à l'*isgang*, mot désignant en Finlande la débâcle des glaces couvrant, ici, la rivière Ivalo. Il est aux côtés du maire et des citoyens de la ville d'Ivalo, tous réunis « en silence, pour saluer l'eau ».

En 1961, déjà, Dotremont croit être devenu l'écrivain de langue française connaissant le mieux la Laponie. L'immense paysage lapon devient son laboratoire-atelier. Arpenter la Laponie dans une exploration sans cesse renouvelée des mêmes chemins, mêler les annotations poétiques et les informations objectives, s'éprouver dans un « mélange d'ancienneté [...] et de nouveauté »<sup>5</sup> devient une méthode de travail qui donnera le ton à chacun des dix autres séjours qu'il fera dans cette région du monde. Dotremont se livre à diverses expérimentations : il photographie lors de chaque passage les mêmes vues afin de prendre la mesure des changements et des permanences des lieux qu'il visite ; il trace des signes d'itinéraire, modifiés ou répétés à chacun des séjours ; il se livre à des exercices d'« écriture espacée », le même mot étant écrit, avec un tube d'encre de Chine, dans divers moyens de locomotion, autobus, avion, traîneau, taxi, train, à pied...

---

<sup>3</sup> Christian Dotremont à Franz Hellens, Karasjok, 10 juin 1961.

<sup>4</sup> Christian Dotremont, rapport d'un voyage d'étude en Laponie (Suède, Finlande, Norvège) effectué grâce à une bourse du ministère de l'Éducation nationale de Belgique, mars-juin 1961.

<sup>5</sup> Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Ivalo, 4 décembre 1965.



1963, Dotremont sur un traîneau, se livrant à un exercice d'« écriture espacée ». Le n° 4 de sa petite revue *Strates* rend compte de cette expérience.

Néanmoins, ces promenades au long cours pleines d'inventivités n'éloignent jamais Dotremont d'une « vie terriblement quotidienne et terriblement éternelle »<sup>6</sup> qu'il veut magnifier. Ce bonheur simple d'exister au cœur du monde lapon, par contraste conduit Christian Dotremont à déplorer quelques années plus tard au micro de la RTBF, « l'indifférence générale de l'Europe pour cette extrémité d'elle-même. » Il s'interroge : « Comment se fait-il que l'Europe oublie sa minorité la plus étrange, la plus humble, la plus passionnante ? » Et plus loin encore : « Je voudrais surtout que l'Europe la découvre géographiquement et humainement, artistiquement, et la garde. Je souhaite qu'elle devienne une grande peinture, une grande poésie-peinture dans notre maison occidentale. » Car « la Laponie nous offre [...] le sens du grand, du vaste et en même temps, le sens du peu ».

En 1962, de retour d'un troisième séjour en Laponie, Dotremont écrit à son ami et mécène Paolo Marinotti : « J'ai découvert une nouvelle

<sup>6</sup> Émission intitulée « Le scandale lapon » (réalisation Christian Bussy) diffusée à la RTBF le 18 juillet 1969. Dotremont donne ces précisions : « Je prends le train à Bruxelles, pour Copenhague. Ça fait 16 heures. À Copenhague, dans le Petit-Nord, comme on dit, je prends le train pour Haparanda en Laponie suédoise, ça fait 25 heures, 2 changements de train. À Haparanda, sur le golfe de Botnie, je prends un quatrième train pour Rovaniemi qui est le chef-lieu de la Laponie finlandaise sur le cercle polaire où la Laponie de fait que commencer. Quelques heures de train. À Rovaniemi, dit un proverbe lapon, vous abandonnez le chemin de fer et les soucis. Il n'y a plus de chemin de fer. J'y prends un autobus postal pour Ivalo. Huit heures d'autobus [...] À Ivalo, j'avance vers l'auberge et je frappe chaque fois à la porte, bêtement, parce que en Laponie on peut entrer partout sans frapper. La patronne laponne me salue brièvement, dresse ma couche, prépare du thé bouillant. »

écriture, je traite chaque mot comme s'il était une lettre. »<sup>7</sup> Dotremont vient de tracer ses premiers logogrammes, poèmes plastiques et gestuels dans lesquels la lettre, écrite de manière spontanée, sans rature ou repentir, est à la fois signes et mots.



*D'autant plus que son absence d'aujourd'hui -  
la plus étrangère et lourde - je la dis plus encore  
à la présence qu'elle m'a donné hier que je ne disais  
cette présence, la seule, qu'à son absence d'aujourd'hui.*

1973. « D'autant plus que son absence... »

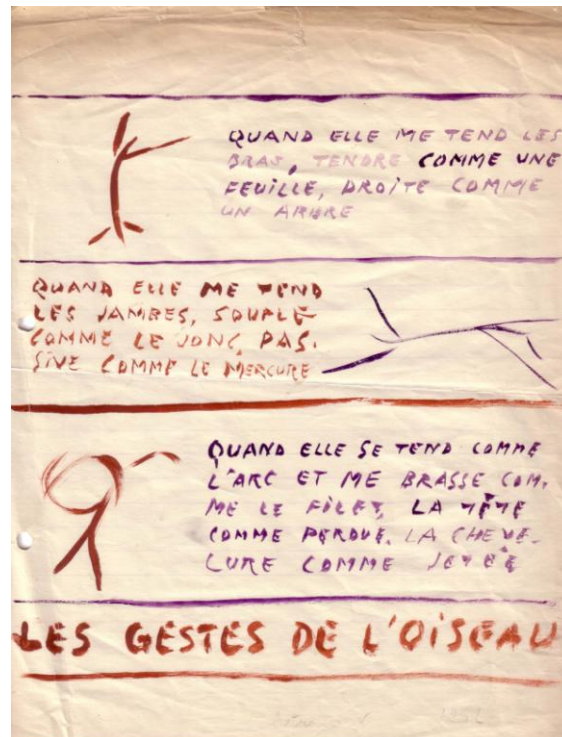
La forme générale de cette « écriture accumulative » se donne à voir pour l'œil qui le découvre comme un tableau assez près de l'abstraction. Mais le texte, souvent proche de l'aphorisme qui peut aussi courir le long de plusieurs grands logogrammes, est transcrit en clair au bas du support. Sa lecture ramène le regardeur vers les mots inscrits dans l'œuvre, l'invitant à une patiente opération de déchiffrement du mouvement logogrammatique. Dotremont admet avoir rencontré une influence orientale dans sa découverte. Souvenons-nous de son mariage avec Ai-Li l'eurasienne, en 1944 qui suscita chez Dotremont l'envie d'apprendre le chinois. Ce contexte fut déterminant dans le fameux épisode, connu de tous les lecteurs de la revue *Cobra* dans laquelle Dotremont raconte cette expérience de l'été 1950 quand, examinant un de ses manuscrits en transparence au verso de la feuille et à la verticale, il crut y déceler les prémisses d'une nouvelle écriture.<sup>8</sup> Cette expérience tout comme la fréquentation de ses amis peintres nordiques avec qui il produit des peintures-mots ou des dessins-mots, et plus tard encore, sa

<sup>7</sup> Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Tervuren, 7 décembre 1964.

<sup>8</sup> Christian Dotremont, « Signification et sinification », *Cobra*, n° 7, automne 1950.



familiarité avec le paysage lapon, aiguïseront le goût de Dotremont pour une poésie très visuelle où se côtoient mots et dessins.



1951, « Les gestes de l'oiseau », Silkeborg, poème et dessins.

Ses logogrammes vont cependant plus loin que la simple coexistence signifiante de la forme et de la lettre. Grâce à eux, Dotremont croit être en mesure de « saisir les pré-formes de l'invention poétique-verbale. » « La poésie, explique-t-il, se pré-forme en nous comme des mêlées amoureuses, et non comme des objets sur une étagère. Je supprime la manie distributive de l'écriture externe, [...] je retrouve l'écriture interne, foisonnante, confuse, de la création. »<sup>9</sup> Immédiatement après ces paroles à tonalité jubilatoire, Dotremont a cet aveu : « Ah, Marinotti, j'espère que mon expérimentation vous paraîtra intéressante [...]. L'indifférence des autres ne me gêne pas, mais j'ai quelquefois besoin d'attention... » Solitude de la maladie. Lors de ses longs séjours en sanatorium, Dotremont apprend à voyager dans le temps. En 1953 déjà, dans le petit journal des patients du sanatorium d'Eupen, il écrivait, citant André Gide : « "Les maladies sont les voyages du pauvre". Partant de là, reprend Dotremont, un poète pourrait décrire le lit comme un immobile radeau sur la mer mouvante du

<sup>9</sup> Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Tervuren, 7 décembre 1964. Dans une autre lettre, Dotremont écrit encore ceci : « Relativement plus proches de mes logogrammes, sont les notes que nous traçons parfois très vite pour nous-même, dans une lisibilité interne. Mais, bien sûr, l'échelle des lisibilités est infinie. On pourrait dire que dans mes logogrammes je transforme – par une certaine liberté graphique – une lisibilité subjective en « lisibilité » ou visibilité objective. Ce n'est pas vite définissable. Et pourtant, c'est simple. » (Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Tervuren, 5 août 1965).

temps... »<sup>10</sup> Quinze ans plus tard, le même voyageur immobile écrit de sa chambre du sanatorium Rose de la Reine de Buizingen : « Me voici dans l'avion du dimanche après-midi qui vole de Buizingen à Buizingen. L'avion « Rose de la Reine » de la TWA (Tuberculosis Waiting Aeronautics). Chaque dimanche après-midi ressemble à un avion : cette impression d'immobilité [...] l'aile du matin et l'aile de la nuit sur ce fuselage un peu lourd de l'après-midi du dimanche, et aussi l'aile du samedi et l'aile du lundi, et le spectacle, les nuages de mon actualité entre lesquels j'aperçois encore le panorama de ma vie. Actualité, ah que tu es alité, mon vieux moi, mais le dimanche après-midi je plane, je suis levé, j'écris, je travaille dans une chambre vide à laquelle le médecin-directeur a bien voulu me donner accès, c'est mon cockpit de Koch du dimanche après-midi, et je bois du Nescafé jusqu'à la nausée, c'est aussi mon ambassade de Laponie, de Finlège, d'où je vois quelques bouleaux en exil. [...] L'avion approche de Buizingen. Je vais descendre, pour remonter sur le radeau 71. L'après-midi rentre dans le hangar. Le radeau sort de l'océan. L'essentiel, c'est le voyage. Je voyage toujours. Toutes les valises de ma vie dansent autour de moi. Mes valises sont mes valse !<sup>11</sup> »

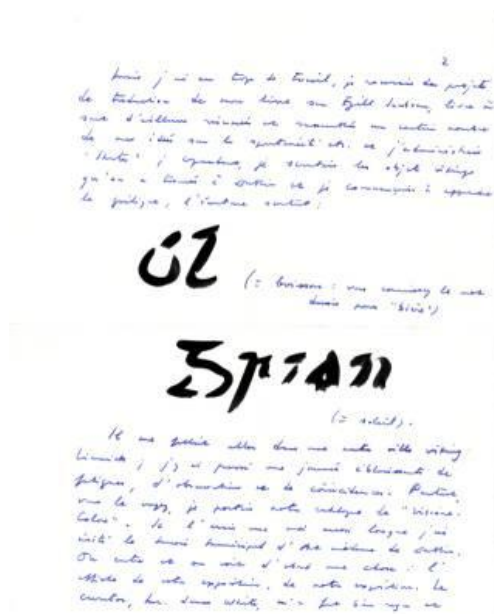
À deux reprises durant les années soixante et soixante-dix Christian Dotremont s'éloignera, à peine, des pays scandinaves et de la Laponie pour aller en Irlande, la première fois en 1963 : « L'Irlande, c'est [...] la Laponie de l'herbe. J'aime la neige et j'aime l'herbe. Je voudrais semer de l'herbe et de la neige partout. Sans perdre la terre. L'herbe et la neige sont des caresses. La géologie, c'est l'amour »<sup>12</sup>, écrit-il à Marinotti avant son départ vers la fin de l'été. De retour à Tervuren en octobre, il s'empresse de raconter au même la douceur de l'air de Dublin ou ce personnage à la Beckett rencontré dès le premier soir dans un bar, traçant pour lui sur la table les trajets de Joyce dans la ville. Dotremont commence à apprendre le gaélique.

---

<sup>10</sup> Christian Dotremont, « Journal bien-portant du journaliste malade », *Sillages*, n° 11, août 1953, p. 12

<sup>11</sup> Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Buizingen, 27 avril 1965

<sup>12</sup> Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Tervuren, 12 septembre 1963.



Dans cette lettre du 17 octobre 1963, Christian Dotremont trace pour Paolo Marinotti les mots "boisson" et "soleil" en cursives gaéliques.

Le promeneur au long cours Dotremont transpose à l'Irlande les « paysages infiniment répétés, infiniment nuancés » de la Laponie,<sup>13</sup> là où, « comme l'espace, le temps se répète ».<sup>14</sup> Depuis longtemps, en fait, Dotremont montre de l'intérêt pour ce que l'on pourrait appeler des jeux de géographie. Il y eu à l'époque de CoBrA un « projet de description des rues : j'avais demandé à un Suédois de décrire sa rue, tel jour, à telle heure, pendant qu'un Danois, un Hollandais, etc., décrivait la sienne. »<sup>15</sup> Il y eu encore un projet d'« Atlas Géographique Psychologique Universel » demandé à un artiste ami, Pol Bury, sans suite lui non plus. Ces idées et projets récurrents correspondent à la conception que se fait Dotremont de la création : « Je pense que les œuvres d'art les plus vivantes sont celles où l'harmonie est "travaillée" par une discordance [...] dans le sens géologique. »<sup>16</sup> Autrement dit, une œuvre réussie ressemble à ces structures tectoniques faites de « strates » qui constituent notre planète. Les strates de sens s'accumulent les unes sur les autres, mais ne se sédimentent pas ; elles demeurent autonomes et en mouvement même de manière imperceptible les unes par rapport aux autres. « Il me semble qu'un jour, propose-t-il à Paolo Marinotti, vous pourriez remplir le Palazzo Grassi – palais vénitien propriété de la famille Marinotti – d'une exposition "géographique" et

<sup>13</sup> « Le scandale lapon, *loc. cit.*

<sup>14</sup> Christian Dotremont à Franz Hellens, Karasjok, 10 juin 1961.

<sup>15</sup> Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Tervuren, 12 août 1963.

<sup>16</sup> Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Tervuren, 28 juillet 1965.

“géologique”. J’ai mille idées à ce sujet. »<sup>17</sup> Comme celle-ci, par exemple, « Tracer le dessin géographique individuel de plusieurs personnalités, parmi lesquelles les plus importants artistes de Cobra, – et on pourrait plus particulièrement montrer l’histoire de Cobra par de tels dessins géographiques ; voici un rapide tracé de mes voyages, de mes “frontières”. »<sup>18</sup> (voir fig. 3)

Laissons le dernier mot à Paolo Marinotti, interlocuteur admiratif du promeneur Dotremont : « L’art est [...] l’espace où chemine l’homme, avec tout son bagage et son temps. »<sup>19</sup>

---

<sup>17</sup> Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Tervuren, 3 janvier 1964.

<sup>18</sup> Christian Dotremont à Paolo Marinotti, Tervuren, 27 avril 1965. Plus loin dans la même lettre, Dotremont esquisse une grande « Exposition géographique-géologique » qui pourrait avoir lieu au Palazzo Grassi, avec des peintures de Jorn et d’autres artistes « attachées par l’inspiration “ou” par les formes à des villes, villages, pays, à la terre, aux nuages, à l’océan etc. », accompagnées d’objets, de manifestes, de cartes géographiques en superposition et mobile, « ce qui ferait une image abstraite-réelle sans cesse renouvelée », une soufflerie « créant ainsi un “jeu” et un murmure de feuilles », une carte d’Europe animée coupée en deux, « un journal lapon traduit en italien, un journal italien traduit en lapon », des peaux de bêtes, « un plan de métro (éventuellement presse-bouton, électrique, comme ceux que j’ai vus à Paris) avec noms d’artistes (au lieu des noms de stations) pour montrer les filiations, les oppositions etc. »

<sup>19</sup> Aphorisme retranscrit par Dotremont dans sa réponse à une lettre perdue de Marinotti (Tervuren, 5 août 1965).